

400 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE

# NORA ROBERTS

## LA PROPHÉTIE

ABÎMES ET TÉNÈBRES • 2



J'AI  
LU

INÉDIT

---

Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère : Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance, en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

---

---

# LA PROPHÉTIE

ABÎMES ET TÉNÈBRES — 2

---



# NORA ROBERTS

## LA PROPHÉTIE

ABÎMES ET TÉNÈBRES — 2

---

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Anaïs Goacolou



---

*Titre original*  
OF BLOOD AND BONE

*Éditeur original*  
St. Martin's Press, New York

© Nora Roberts, 2018

*Pour la traduction française*

© Éditions J'ai lu, 2019

---

*Pour Kayla,  
toujours plus intelligente et forte  
à mesure qu'elle grandit.*





# LE CHOIX

*Si proche est la grandeur de notre poussière,  
Si proche est Dieu de l'homme,  
Lorsque le devoir chuchote tout bas : « Tu dois »,  
La jeunesse répond : « Je peux ».*

Ralph Waldo EMERSON

## Prologue

Le monde s'était écroulé à cause d'un virus, disait-on. Mais en fait, c'était la magye, aussi noire qu'une nuit sans lune, qui en était responsable. Le virus était son arme, une volée de flèches qui s'élançaient, des balles qui frappaient en silence, une lame qui fauchait aveuglément. Des innocents – par le contact d'une main, le baiser d'une mère pour souhaiter bonne nuit – avaient répandu la Calamité, causant la mort soudaine, douloureuse et atroce de milliards d'individus.

Nombre de ceux qui avaient survécu au choc de la première vague s'étaient eux-mêmes donné la mort, ou avaient été tués par la main d'un autre, en ce temps où les lianes épineuses de la folie, du chagrin et de la peur étranglaient le monde. D'autres, incapables de trouver un abri, de la nourriture, de l'eau potable, des médicaments, s'étaient simplement étiolés avant de mourir dans l'attente d'aide et d'espoir qui ne s'étaient jamais présentés.

Le cadre de la technologie s'était brisé, amenant le noir et le silence. Les gouvernements avaient dégringolé de leurs tours d'ivoire.

La Calamité ne faisait pas de quartier, ni à la démocratie ni aux dictateurs, ni aux parlements ni aux royaumes. Elle se repaissait des présidents comme des paysans avec le même appétit insatiable.

Dans l'obscurité s'éveillèrent des lumières restées en sommeil pendant des millénaires. La magye s'éleva, blanche et noire, du chaos. Des pouvoirs nouveaux offrirent un choix entre le bien et le mal, la lumière et les ténèbres.

Certains choisiraient toujours les ténèbres.

Les Insolites se partageaient ce qu'il restait du monde avec les êtres humains lambda. Et ceux – lambda et Insolites – qui épousaient les ténèbres frappaient, transformaient de grandes villes en décombres, chassaient ceux qui se cachaient d'eux ou les combattaient pour les détruire ou les réduire en esclavage, se gorgeaient de sang alors même que les cadavres tapissaient le sol.

Des gouvernements paniqués avaient ordonné à leurs soldats de rafler les survivants, de « contenir » les Insolites. Ainsi une enfant qui s'était découvert des ailes pouvait-elle se retrouver attachée à une table dans un laboratoire, au nom de la science.

Des fous sanguinaires se réclamaient de Dieu, drapés dans leur soi-disant vertu, semant la peur et la haine pour fonder leur propre armée afin de purger ce qui était « autre ». La magye, prêchaient-ils, était issue du diable, et tous ceux qui en possédaient étaient des démons à renvoyer en enfer.

Des Pilleurs arpentaient les villes en ruine, les autoroutes et les voies plus reculées pour brûler et tuer, parce qu'ils aimaient ça. L'homme trouverait toujours des moyens d'exercer sa cruauté envers l'homme.

Dans un monde aussi ravagé, qui aurait pu les arrêter ?

Des murmures dans la lumière et des grondements dans les ténèbres parvenaient aux oreilles des hommes au sujet

de la venue prochaine d'une guerrière. Fille de la Tuatha de Danann, elle resterait cachée jusqu'au moment où elle ceindrait l'épée et porterait le bouclier. Jusqu'au moment où elle, l'Élue, mènerait la lumière contre les ténèbres.

Mais les mois devinrent des années et le monde demeurait détruit. Les chasses, les pillages et les rafles se poursuivaient.

Certains vivaient reclus, s'aventurant au-dehors de nuit pour glaner ou voler de quoi survivre une autre journée. Certains décidaient de prendre la route en une migration sans fin en direction de nulle part. D'autres partaient dans les bois pour chasser, dans les champs pour planter. Des gens formaient des communautés qui connaissaient des hauts et des bas, alors qu'ils peinaient à vivre dans un monde où une poignée de sel était plus précieuse que de l'or.

Et certains, comme ceux qui avaient trouvé et fondé New Hope, reconstruisaient.

Lorsque le monde s'était effondré, Arlys Reid l'avait rapporté depuis son poste de présentatrice du journal télévisé à New York, dont elle avait hérité. Elle avait regardé la ville brûler autour d'elle, et finalement avait choisi de dire la vérité à tous ceux qui pouvaient encore l'entendre et s'échapper.

Elle avait vu la mort de près, avait tué pour survivre.

Elle avait vu les cauchemars et les merveilles.

Elle et quelques autres personnes, dont trois nouveau-nés, avaient trouvé la petite ville désertée qu'elles avaient baptisée New Hope. Et c'est là qu'elles s'étaient établies.

Maintenant, en l'an 4, New Hope accueillait plus de trois cents habitants, un maire et un conseil municipal, une police, deux écoles – l'une pour la formation magyque, l'autre pour l'éducation classique –, un jardin et une cuisine communautaires, deux fermes, un moulin pour produire de la farine, une clinique comprenant un petit cabinet dentaire, une bibliothèque, un arsenal et une milice.

Ils disposaient de médecins, guérisseurs, phytothérapeutes, tisserands, cercles de couture, plombiers, mécaniciens, charpentiers, cuisiniers. Certains d'entre eux gagnaient leur vie par ces savoir-faire dans l'ancien monde. La plupart des autres les avaient étudiés et appris dans le nouveau.

Un service de sécurité armé était en poste vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et même si la formation au combat et à l'usage des armes restait sur la base du volontariat, la plupart des résidents la suivaient.

Le Massacre de New Hope, dans leur première année, restait une blessure fraîche dans les cœurs et les esprits. Cette cicatrice ainsi que les tombes des morts avaient abouti à la création de la milice et des groupes de sauvetage qui risquaient leurs vies pour venir au secours des autres.

Arlys se tenait sur le trottoir, regardant New Hope, et voyait pourquoi c'était précieux. Pourquoi chaque détail avait son importance. Plus que la survie, comme dans les premiers et horribles mois, plus même que la construction, comme dans les temps qui avaient suivi.

C'était vivre, et c'était, à l'image de la ville, l'espoir.

C'était important, pensa-t-elle, que Laurel, l'elfe, sorte balayer le perron du bâtiment où elle habitait par une fraîche matinée de printemps. Plus loin dans la rue, Bill Anderson nettoyait la vitrine des Oubliés, une boutique dont les étagères offraient des dizaines et des dizaines d'articles intéressants à troquer.

Fred, la jeune stagiaire qui avait affronté les horreurs sous terre à New York avec Arlys, devait être affairée au jardin communautaire. Fred, dotée de ses ailes magyques et son optimisme infini, vivait chaque jour avec espoir.

Rachel, médecin et très bonne amie, sortit pour ouvrir les portes de sa clinique. Elle lui fit signe.

— Où est le bébé ? lui lança Arlys.

— Au lit. À moins que Jonah l'ait repris une fois que j'ai tourné le dos. Il est complètement gaga.

— C'est ce qu'il faut, pour un papa. Ce n'est pas aujourd'hui, ta visite des six semaines, doc ? Ton grand jour.

— La doc en question a déjà dit à sa patiente que tout allait bien, mais Ray, notre infirmier préféré, va formaliser ça. C'est le grand jour pour toi aussi. Tu te sens comment ?

— Super bien. Très contente. Un peu stressée.

— Je t'écouterai. Et je veux que tu reviennes ici quand tu auras fini.

— Compte sur moi, répondit Arlys en posant la main sur la montagne de son ventre. Ce bébé doit être prêt. Un peu plus et je ne pourrai même plus marcher en canard.

— On va regarder ça. Bonjour, Clarice, dit Rachel en recevant la première patiente de la journée. Entre donc. Bonne chance, Arlys. On t'écouterà.

Elle attendit Will Anderson. Son voisin d'enfance, le shérif de la ville et accessoirement l'amour de sa vie.

Il posa la main sur la sienne par-dessus son ventre et l'embrassa.

— Je t'accompagne au travail ?

— Avec plaisir.

Il entrelaça leurs doigts et ils marchèrent vers l'endroit où il avait habité dans ses premiers mois au sein de la communauté.

— Tu veux bien que je reste regarder ?

— Tu peux, mais je ne sais pas combien de temps ça va mettre à installer. Chuck est optimiste, mais...

— Si Chuck dit qu'on peut le faire, c'est que c'est possible.

Sentant les effets du trac dans son estomac, elle souffla un grand coup.

— Oui, tu as raison.

Hacker et génie de l'informatique, Chuck avait été sa principale source pendant la Calamité, et était désormais en charge du peu de technologie dont ils disposaient. Au sous-sol, évidemment. C'était un habitant de caves confirmé.

— Je veux te voir au travail, enchaîna Will.

— Et ce que je fais à la maison avec le *Bulletin de New Hope*, tu appelles ça comment ?

— Du travail, et un don à la communauté. Mais là, on parle d'une émission en direct, bébé ! Ta vocation.

— Je sais que ça inquiète certains, avec le risque d'attirer l'attention ici. Une attention indésirable.

— Le jeu en vaut la chandelle. Non seulement Chuck sait ce qu'il fait, mais on aura les boucliers magyques en place. Si tu peux joindre une seule personne au-dehors, tu peux en atteindre cent. Et si tu peux en atteindre cent, qui sait ? Beaucoup de gens ne savent toujours pas ce qui se passe, où trouver de l'aide, des fournitures, des médicaments. C'est important, Arlys, précieux même.

Elle trouvait aussi que c'était crucial, surtout dans la mesure où il risquait sa vie chaque fois qu'il partait secourir quelqu'un.

— Je pensais justement à ce qui était précieux, et tu arrives en tête de liste.

Ils contournèrent la maison pour aller à la porte de derrière donnant sur le sous-sol.

À l'intérieur, ce qui avait été une grande salle télé était devenu le fantasme de tout geek – à condition de fantasmer sur le travail minutieux d'assembler des composants, des câbles, des disques durs et des cartes-mères ou de désosser d'anciens ordinateurs, de reconfigurer des PC et des portables, de suspendre plusieurs écrans.

Ce qui était certainement le cas de Chuck.

Assis à l'un des claviers, il était vêtu d'un sweat à capuche et d'un pantalon en toile, une casquette à l'envers sur des



cheveux récemment décolorés en blanc grâce à la coiffeuse de la communauté. Pour sa petite barbe en pointe, il avait opté pour le rouge vif.

Toujours dans les tons de rouge, la rousse Fred aux boucles sautillantes se releva d'un bond du sol où elle était assise avec trois enfants de quatre ans et une multitude de jouets.

— Voici notre talent ! Je suis la productrice, femme à tout faire, et aide-caméraman.

— Je croyais que c'était moi, la femme à tout faire, protesta Katie, la mère des trois bambins, qui gardait un œil sur eux depuis l'accoudoir d'un canapé affaissé servant de lit à Chuck.

— Co-femme à tout faire et superviseuse des amplificateurs de pouvoir.

Katie regarda ses jumeaux, Duncan et Antonia.

— Ils sont tout excités. J'espère juste qu'ils comprennent ce qu'on fait. Et tout le monde aussi.

— Nous, on fait marcher le truc d'Arlys et puis de Chuck, dit Duncan en envoyant un grand sourire à sa mère. Moi et Tonia.

— On pousse ! rigola Tonia en levant la main.

Duncan appuya sa paume contre la sienne. De la lumière fusa.

— Pas encore.

Hannah, blondinette au teint rose qui se démarquait des jumeaux aux cheveux sombres, se leva. Elle tapota la jambe de sa mère, comme pour la rassurer, puis se dirigea vers Arlys.

— Il sort quand, le bébé ?

— Bientôt, j'espère.

— Je pourrai regarder ?

— Euh...

Avec un rire, Katie alla prendre Hannah dans ses bras et l'embrassa.

— Elle en serait capable.

— Alors là, je sais pas, ma puce, dit Chuck en tournant sur sa chaise de bureau. Mais tu vas assister à un moment historique et au lancement de New Hope Diffusion !

— On est partis ?

Il sourit à Arlys et la salua des deux doigts.

— On est partis. Avec de l'aide de nos amplis.

Les jumeaux se mirent à sautiller, les yeux brillants.

— Pas tout de suite, pas tout de suite, les retint Arlys, cette fois. Je dois revoir mes notes et... un ou deux trucs. Il me faut quelques minutes.

— On ne bouge pas d'ici, l'informa Chuck.

— D'accord, euh... donnez-moi juste quelques minutes.

En proie à une panique qu'elle n'avait pas anticipée, elle retourna dehors avec ses notes, Fred sur ses talons.

— Tu n'as pas de raison d'avoir le trac.

— Oh, Fred, arrête.

— Je ne plaisante pas. Tu es tellement douée pour ça. Tu l'as toujours été.

— J'ai eu le poste à New York parce que tout le monde était mort.

— Tu as obtenu le poste à *ce moment-là* à cause de la Calamité, rectifia Fred. Mais tôt ou tard, tu aurais fini par l'avoir.

Elle posa les mains sur les épaules de son amie.

— Tu te rappelles ce que tu as fait, le dernier jour ?

— J'en ai encore des cauchemars.

— Ce que tu as fait quand Bob a pointé son arme sur toi en plein direct, poursuivit Fred. Tu as tenu le coup. Et ce que tu as fait quand il s'est suicidé juste à côté de toi ? Tu as encore tenu le coup. Tu as même fait mieux que ça. Tu as regardé droit vers la caméra et tu as dit la vérité. Sans notes, sans prompteur. Parce que c'est ce que tu fais. Tu dis la vérité aux gens. C'est ce que tu vas faire maintenant.

— Je ne sais pas pourquoi ça me rend aussi nerveuse.

— Les hormones, peut-être ?

Arlys rit en se frottant le ventre.

— Qui sait. Hémorroïdes, brûlures d'estomac et hormones. C'est une grande aventure, d'avoir un enfant.

— Je suis trop impatiente de vivre mes propres aventures, soupira Fred en regardant dans le jardin de derrière. Je veux des palanquées de bébés.

Arlys, elle, espérait déjà avoir celui-là. Et bientôt.

Mais pour l'instant, son boulot l'attendait.

— C'est bon. C'est bon. Je suis comment ?

— Magnifique, mais aujourd'hui, je suis aussi ta maquilleuse. Je vais te poudrer pour la caméra, te passer ton rouge à lèvres et tu vas être superbe.

— Je t'aime, Fred. Vraiment.

— Oh, mais moi aussi, je t'aime, vraiment.

Elle laissa Fred la poudrer, la peinturlurer, enchaîna quelques virelangues, but un peu d'eau, exécuta quelques respirations de yoga.

Lorsqu'elle ressortit de la salle de bains, elle vit son beau-père sur le canapé, entouré par les enfants. Il avait le chic pour les attirer.

— Bill, qui s'occupe du magasin ?

— J'ai fermé pour une heure. Je voulais te voir en direct et en personne. Tes parents seraient fiers de toi. Ta mère, ton père, Theo, ils seraient fiers.

— Considère ça comme ton bureau de présentatrice, dit Chuck en tapotant une chaise devant l'une de ses nombreuses tables. Tu vas faire face à cette caméra. J'ai réglé l'angle. Ce qu'on fait là, les filles et les garçons, c'est une diffusion multisupports, pu... euh, purée ! On a la radio bricolée, le live-streaming et la télé par câble. Moi, je t'enregistre et

je m'occupe de la partie technique. Mais ne fais pas attention au type en coulisses. C'est ton émission, Arlys.

— Bon.

Elle s'assit, ajusta le siège. Ouvrant son dossier, elle sortit la photo de son dernier Noël avec sa famille, qu'elle appuya contre un clavier.

— Je suis prête quand tu es prêt.

— Fred va faire le compte à rebours. Allez, les enfants, faut que ce soit de la bombe.

— Ne parle pas d'explosion ! s'écria Katie. Tu t'imagines pas.

— On va faire marcher l'émission ! cria Tonia en remuant les fesses de ravissement. On va pousser, Duncan.

— On pousse !

Il sourit à sa sœur, puis ils se prirent par la main. La lumière scintilla à travers leurs doigts.

— Voilà, c'est ça ! approuva Chuck en courant d'un écran à l'autre, faisant un réglage avant d'émettre un cri de victoire. Je savais qu'on y arriverait ! Et c'est parti.

— Arlys, la prévint Fred en bougeant derrière la caméra. Dans cinq secondes, quatre...

Elle termina le décompte avec les doigts et, avec un sourire radieux, pointa le dernier doigt vers elle.

— Bonjour à tous, ici Arlys Reid. Je ne sais pas combien d'entre vous peuvent m'entendre ou me voir, mais si vous recevez cette émission, veuillez faire passer le message. Nous continuerons à diffuser aussi souvent que possible, pour vous donner des informations, vous faire connaître la vérité, raconter les faits. Pour vous faire savoir, où que vous soyez, que vous n'êtes pas seuls.

Elle reprit son souffle, posa les mains sur son ventre.

— Quatre ans après la Calamité, des sources confirment que Washington demeure instable. La loi martiale reste en

vigueur dans l'aire métropolitaine tandis que des gangs connus sous le nom des Pilleurs et des Insolites noirs continuent d'attaquer. Les forces de la résistance ont déjoué la sécurité dans un centre de confinement d'Arlington, en Virginie. D'après des témoins oculaires, plus de trente personnes ont été libérées.

Elle parla pendant quarante-deux minutes, rapportant des bombardements à Houston, une attaque de Guerriers de la Pureté contre une communauté à Greenbelt dans le Maryland, des incendies volontaires, des pillages dans des maisons.

Mais elle termina sur des histoires d'humanité, de courage et d'altruisme. La clinique mobile qui utilisait des carrioles à cheval pour atteindre des camps isolés, les abris pour les personnes déplacées, les sauvetages et les banques alimentaires.

— Restez en sécurité, conclut-elle, mais souvenez-vous que ce n'est que le minimum. Vivez, travaillez, rassemblez-vous. Si vous avez quelque chose à raconter, des nouvelles, si vous recherchez un être cher et que vous pouvez me le communiquer, je le transmettrai. Vous n'êtes pas seuls. C'était Arlys Reid pour New Hope Diffusion.

— Et on y est ! cria Chuck en se redressant et en levant les poings. C'était de la balle, bordel !

— De la balle, bordel ! répéta Duncan.

— Oups ! fit Chuck, qui hurla de rire alors que Katie fermait simplement les yeux avec résignation, avant d'avancer le poing vers Duncan et Tonia. Allez ! On se tape les poings !

Leurs têtes s'entrechoquèrent quand ils levèrent leur tout petit poing pour le cogner contre le sien.

Le sien fit des étincelles.

— Houla ! (Chuck dansa un peu sur place en se soufflant sur les articulations.) Sacré coup de jus. J'adore !

Fred cilla pour lutter contre les larmes.

— C'était de la balle, hum, et génial.

Will se pencha pour déposer un baiser au sommet du crâne d'Arlys.

— Tu as été éblouissante, lui dit-il.

— Je le sentais... bien. Une fois le plus dur passé, je le sentais toujours bien. J'ai duré combien de temps ?

— Quarante-deux minutes de bonheur.

— Quarante-deux. (Elle se balançait sur son siège.) J'aurais dû faire plus court, pour les jumeaux. Je suis désolée, Katie, j'ai perdu la notion du temps.

— Ils allaient très bien, ne t'inquiète pas. Je veillais, lui assura Katie. Ils vont faire une bonne grosse sieste. (Elle regarda Hannah, qui dormait sur les genoux de Bill.) Comme leur sœur. Tu as l'air d'en avoir bien besoin aussi, Arlys. Tu as dû te donner à fond, et tu es un peu pâlotte.

— En fait, je crois qu'au bout de cinq minutes j'ai commencé à avoir des contractions. Peut-être même avant. Je me disais que c'était le stress.

— Tu... quoi ? Et maintenant ?

Arlys serra la main de Will.

— Il faut sans doute aller voir Rachel. Et je pense que c'est... Ah !

Elle s'agrippa à la table d'une main et pressa celle de Will – à lui broyer les os – de l'autre.

— Respire, ordonna Katie, qui vint vite poser la main sur le ventre dur comme la pierre d'Arlys et se mit à y tracer des cercles. Respire tout du long. Tu as pris des cours.

— Les cours, c'est rien. Pendant les séances, ça fait pas mal comme ça.

— Respire, ça va t'aider, lui répéta Katie. Tu viens de faire la première émission en diffusion simultanée de New Hope en commençant le travail. Tu peux arriver à respirer pour supporter une contraction.

— Ça passe, ça passe.

— Ouf, merci, mon Dieu, marmonna Will, qui plia ses doigts douloureux. Ouille.

— Crois-moi, ça n'a rien à voir avec « ouille », fit Arlys, qui souffla longuement. Je veux vraiment voir Rachel.

— Moi aussi, dit Will en l'aidant à se lever. Mais on va y aller doucement. Papa ?

— Je vais avoir un petit-fils ou une petite-fille.

Katie souleva Hannah de ses genoux.

— Va avec eux.

— Je vais avoir un petit-fils ou une petite-fille, répéta Bill.

— Fred ? Tu ne viens pas ?

— Vraiment ? Je peux ? Oh là là ! Je cours prévenir Rachel. Oh là là ! Chuck !

— Euh, non merci, je vais passer mon tour. Ne le prends pas mal, Arlys, mais c'est non.

— T'inquiète.

— On va avoir un bébé ! claironna Fred, qui déploya ses ailes avant de s'envoler par la porte du sous-sol.

Duncan alla à la porte pour les regarder tous partir.

— Il veut sortir.

Katie repositionna Hannah dans ses bras.

— C'est un garçon ?

— Oui, oui, dit Tonia, qui vint rejoindre Duncan. Qu'est-ce qu'il fait là-dedans ?

— C'est une autre histoire, répondit sa mère. Allez, les enfants, on rentre à la maison. Travaille bien, Chuck.

— C'est le meilleur boulot du monde.

Durant les huit heures qui suivirent, Arlys apprit un certain nombre de choses. Tout d'abord, la plus urgente de toutes : les contractions devenaient plus douloureuses et duraient *infiniment* plus longtemps à mesure que le travail avançait.

Elle apprit également, sans surprise, que Fred était une coach adjointe gaie et infatigable. Quant à Will, pas de surprise là non plus, c'était un roc.

Elle eut des retours sur l'émission – bonne distraction –, qui avait au moins porté à trente kilomètres, là où Kim et Poe se trouvaient avec un ordinateur portable sur batterie.

Elle apprit pour de bon pourquoi on appelait ça « travail ».

À un moment, elle fondit en larmes et Will la serra dans ses bras.

— C'est presque fini, ma chérie. C'est presque fini.

— Non, c'est pas ça. Lana. Je pensais à Lana. Oh, mon Dieu, Will, devoir faire ça toute seule. Sans Max, sans Rachel, sans nous. Être seule pour ce moment-là.

— Je ne pense pas qu'elle était seule, dit Fred en caressant le bras d'Arlys. Vraiment, je ne le pense pas. Cette nuit-là... je l'ai senti. Comme beaucoup d'entre nous. La naissance de l'Élue. Elle n'était pas seule, Arlys. Je le sais.

— Promis ?

— Juré.

— Bon, d'accord.

Quand Will essuya ses larmes, elle parvint à sourire.

— Presque fini ?

— Il est dans le vrai. C'est le moment de pousser, annonça Rachel. Will, tiens-la dans le dos. À la prochaine contraction, tu vas pousser. Faisons venir ce bébé au monde.

Elle poussa, haleta, poussa, haleta, et huit heures après son émission historique, Arlys mit au monde son fils.

Elle apprit encore une chose. L'amour pouvait frapper comme la foudre.

— Regardez-le ! Mais regardez-le ! (L'épuisement s'effaça au profit d'un amour hébété pour le bébé qui criait et s'agitait dans ses bras.) Oh, Will, regarde-le.

Rachel recula d'un pas et détendit ses épaules nouées.



— Will, tu veux couper le cordon ?

— Je...

Il prit les ciseaux des mains de Rachel, puis se tourna vers son père, vit les larmes sur ses joues.

Il avait perdu des petits-enfants dans la Calamité. Une fille, une femme, des bébés.

— C'est à Grand-Père de le faire. Tu veux bien ?

Bill passa les doigts sous ses lunettes.

— J'en serai honoré. Je suis grand-père.

Pendant qu'il coupait le cordon, Fred fit miroiter des arcs-en-ciel dans la pièce.

— Je suis tatie, pas vrai ? Tante honoraire ?

— Oui, bien sûr, dit Arlys, qui ne pouvait détacher les yeux de son bébé. Toi, Rachel et Katie. Les premières de New Hope.

— Son teint est parfait, dit Rachel en l'examinant. Je vais devoir prendre mon neveu une minute. Le nettoyer avant de te le ramener, le peser et le mesurer.

— Dans un instant. Bonjour, Theo. (Arlys déposa un baiser sur le front du bébé.) Theo William Anderson. Nous allons rendre ce monde meilleur pour toi. Nous allons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour rendre ce monde meilleur. Je te le jure.

Elle suivit du bout du doigt les contours de son visage. Tellement petit, tellement mignon, tellement à elle.

*Voilà la vie, pensa-t-elle. Voilà l'espoir.*

*Voilà la raison pour les deux.*

Chaque jour, elle combattrait et s'emploierait à honorer la promesse faite à son fils.

Le tenant tout contre elle, elle repensa à Lana, à la fille qu'elle avait portée.

À l'Élue qui était promise.



## I

À la ferme où elle était née, Fallon Swift apprenait à planter, faire pousser et récolter, à respecter et utiliser la terre. Elle apprenait à se déplacer dans les champs et les forêts, silencieuse comme une ombre, à chasser et pêcher. À respecter le gibier, à ne pas prendre plus que nécessaire, à ne rien tuer pour s'amuser.

Elle apprenait à cuisiner ce qu'elle avait cueilli ou fait pousser, dans la cuisine de sa mère ou sur un feu de camp.

Elle apprenait que la nourriture, c'était davantage que des œufs frais sortis du poulailler ou une truite bien grillée. La nourriture représentait la survie.

Elle apprenait à coudre – même si elle n'appréciait pas le temps passé assise à manier l'aiguille. Elle apprenait à tanner le cuir, ce qui était loin d'être sa leçon préférée, et pouvait, si elle n'avait d'autre choix, filer la laine. Les vêtements n'étaient pas simplement quelque chose qu'on portait sur soi. Ils protégeaient le corps, comme une arme.

Elle respectait les armes, et avait appris jeune à nettoyer un pistolet, aiguiser un couteau, tendre un arc.

Elle apprenait à bâtir, avec marteau et scie, à maintenir les clôtures en état, à effectuer des réparations sur la vieille ferme qu'elle aimait autant que les bois.

Une bonne clôture, un mur solide, un toit qui protégeait de la pluie offraient plus qu'une maisonnée heureuse. Eux aussi représentaient la survie.

Et même si bien souvent elle savait d'instinct, elle apprenait la magie. Comment allumer une flamme d'un souffle, tracer un cercle, guérir une petite blessure avec la lumière en elle, comment regarder et comment voir.

C'était et ce serait la survie.

Même avec de la nourriture, un abri, des vêtements et des armes, même avec la magie, tous n'avaient pas survécu. Tous ne survivraient pas dans les temps à venir.

Elle apprenait des choses sur un monde qui avait existé avant sa naissance. Un monde débordant de gens, un monde de villes immenses aux édifices vertigineux où les habitants vivaient et travaillaient. Dans ce monde, on voyageait au quotidien par les airs, les mers, les routes et les pistes. Quelques-uns étaient même allés dans l'espace et sur la Lune qu'on voyait dans le ciel.

La mère de Fallon avait vécu dans une très grande ville, New York. Fallon savait, d'après ce qu'on lui avait raconté, d'après les livres qu'elle dévorait, que ç'avait été un lieu plein de monde, de bruit, d'ombre et de lumière.

Une source d'émerveillement qu'elle s'était juré de voir un jour.

Elle se l'imaginait souvent la nuit, quand elle restait éveillée dans son lit, à regarder les fées danser devant sa fenêtre.

Il y avait eu des guerres dans ce monde, de l'étroitesse d'esprit, de la cruauté, tout comme maintenant. Elle connaissait ces conflits grâce aux livres, grâce aux récits. Et elle était

au courant de ceux qui faisaient encore rage par le biais des visiteurs qui s'arrêtaient à la ferme.

Son père avait été soldat, autrefois. Il lui avait appris à se battre. Avec les mains, les pieds, l'esprit. Elle apprenait à lire les cartes et à les dessiner, et s'imaginait les suivre un jour, lors des voyages qu'elle entreprendrait. Car elle voyagerait, elle le savait, l'avait toujours su.

Elle n'avait pas d'attaches, comme ses parents, dans le monde qui existait avant que la Calamité ne décime tant de personnes. Des milliards, disait-on. Beaucoup se souvenaient du moment où les grandes villes étaient tombées, en proie aux incendies, à la folie, à la magye noire. La cruauté et la rapacité des hommes étaient toujours présentes dans les esprits et le sang de ceux qui l'avaient vécue.

Quand elle avait des visions fragmentaires des lendemains, elle savait qu'il y aurait encore des incendies, du sang, des morts. Et elle y participerait. Très souvent, elle restait réveillée, la nuit, son ourse en peluche dans les bras, cadeau d'un homme qu'elle n'avait pas encore rencontré.

Si ces lendemains pesaient trop lourd, parfois elle s'éclip-sait pendant que ses parents et ses frères dormaient, pour aller dehors, là où les petites fées clignotaient comme des lucioles. Où elle pouvait sentir la terre, les récoltes, les animaux.

Le plus souvent, elle dormait du sommeil tranquille et innocent d'une enfant de parents aimants avec trois petits frères énervants, d'une enfant en bonne santé à l'esprit curieux et au corps actif.

Parfois elle rêvait de son père de naissance, l'homme avec qui sa mère avait vécu à New York, l'homme qu'elle avait aimé. Qui était mort pour que Fallon vive, elle le savait.

Il avait été écrivain, meneur, grand héros. Elle portait son nom, tout comme elle portait celui de l'homme qui l'avait amenée dans ce monde, l'avait élevée, lui avait enseigné tant

de choses. Fallon pour Max Fallon, son père de naissance. Swift pour Simon Swift, son père adoptif.

Deux noms d'égale importance. De la même façon que sa mère portait deux alliances, une de chaque homme qu'elle avait aimé.

Et même si elle aimait son père aussi profondément et véritablement que tout enfant pouvait aimer, elle se posait des questions sur l'homme qui lui avait donné la couleur de ses yeux et de ses cheveux, et qui, avec sa mère, lui avait transmis des pouvoirs lors de sa conception.

Elle avait lu ses livres – tous les livres étaient des cadeaux – et examiné les photos de lui au dos.

Une fois, lorsqu'elle avait six ans, elle s'était installée dans la bibliothèque avec l'un des livres de Max Fallon. Même si elle ne comprenait pas tous les mots, elle appréciait que ce soit au sujet d'un sorcier, qui utilisait la magie et l'intelligence pour combattre des forces maléfiques.

Quand son père était entré, elle avait tenté de cacher l'ouvrage, par sentiment de culpabilité. Son père n'avait pas de magie, mais beaucoup d'intelligence.

Il l'avait soulevée, avec le livre, puis l'avait assise sur ses genoux. Elle adorait qu'il sente la ferme. La terre, les animaux, les légumes qui poussaient.

Il lui arrivait de souhaiter avoir des yeux comme les siens, qui changent d'une espèce de vert à un genre d'or, ou ces couleurs ensemble. Quand ce désir lui venait, c'était envers Max qu'elle se sentait coupable.

— Il est bien, ce livre.

— Tu l'as lu ?

— Oui. Ma mère aimait beaucoup lire. C'est pour ça qu'elle et mon père ont consacré cette pièce aux livres. Tu n'as pas à me cacher quoi que ce soit, ma puce.

— Parce que tu es mon papa. (Elle se tourna vers lui, posa le visage contre son cœur qui battait, battait, battait.) Tu es mon papa.

— Je suis ton papa. Mais je n'aurais pas eu la chance de l'être sans Max Fallon.

Il retourna le livre pour qu'ils puissent regarder tous les deux la photo du bel homme brun aux yeux gris fascinants.

— Je n'aurais pas ma jolie petite fille s'il n'avait pas aimé ta maman, et si elle ne l'avait pas aimé en retour. S'ils ne t'avaient pas conçue. S'il ne vous avait pas assez aimées ou ne s'était pas montré assez courageux pour donner sa vie afin de vous protéger. Je lui suis très reconnaissant, Fallon. Je lui dois tout.

— Maman t'aime, papa.

— Oui, c'est vrai. J'ai de la chance. Elle m'aime, et elle t'aime, ainsi que Colin et Travis.

— Et le nouveau bébé qui arrive.

— Aussi.

— C'est pas une fille, se lamenta Fallon avec un grand soupir attristé.

— Ah bon ?

— Elle a un garçon dans son ventre, encore. Pourquoi elle peut pas me faire une sœur ? Pourquoi elle fabrique toujours des frères ?

Elle entendit le rire contre sa poitrine pendant qu'il la câlinait.

— En fait, c'est censé être mon boulot. C'est comme ça, j'imagine. (Il poursuivit en caressant ses longs cheveux noirs.) Et ça veut dire que tu devras toujours être ma fille préférée. Tu as dit à maman que c'est un garçon ?

— Elle veut pas savoir. Elle aime avoir le doute.

— Alors, je ne lui dirai pas non plus. (Simon l'embrassa sur le front.) C'est notre secret.

— Papa ?

— Hmm ?

— J'arrive pas à lire tous les mots. Il y en a qui sont trop difficiles.

— Je peux te lire le premier chapitre avant qu'on retourne travailler, si tu veux ?

Il la pelotonna contre lui, puis ouvrit le livre à la première page et commença.

Elle ne savait pas à l'époque que *Le Roi sorcier* était le premier roman de Max Fallon – ou peut-être que, confusément, elle en avait conscience. Mais elle se souviendrait toujours que son père le lui avait lu, chapitre après chapitre, tous les soirs avant le coucher.

C'est ainsi qu'elle apprenait. Sur la bonté, par son père, sur la générosité, par sa mère. Elle en apprenait sur l'amour, la lumière et le respect, par son foyer, sa famille, la vie qui lui était donnée.

Elle apprenait sur la guerre et les épreuves par les voyageurs, dont beaucoup de blessés, qui arrivaient à la ferme ou au village à proximité.

Elle suivait des cours sur la politique, qu'elle trouvait ennuyeux, car les gens parlaient trop et n'agissaient pas assez. Et à quoi servait la politique quand on racontait que le gouvernement – mot tellement vague pour elle – avait commencé à se reconstruire dans la troisième année suivant la Calamité, pour s'effondrer de nouveau avant la fin de l'an 5 ?

Maintenant, dans la douzième année, la capitale des États-Unis – qui ne paraissaient pas unis à Fallon, ni avant, ni maintenant – demeurait une zone de guerre. Des factions de Pilleurs, des groupes d'Insolites noirs et des fidèles au culte des Guerriers de la Pureté se disputaient le pouvoir, les terres, l'odeur du sang. Ils luttaient entre eux, apparem-



ment, et contre ceux qui cherchaient à mettre de l'ordre ou à gouverner.

Bien que Fallon veuille la paix, veuille construire et cultiver, elle comprenait la nécessité, le devoir de se battre pour protéger et défendre. Plus d'une fois, elle avait vu son père s'armer et quitter la ferme pour aller aider un voisin, défendre le village. Plus d'une fois, elle avait vu ses yeux lorsqu'il était rentré à la maison, et avait su qu'il y avait eu du sang et des morts.

Elle avait été élevée pour combattre, défendre, comme ses frères. Alors que l'été battait son plein à la ferme, que les plantations mûrissaient et que les fruits s'alourdisaient, que le gibier abondait dans les bois, des combats douloureux faisaient rage loin des champs et des collines de chez elle.

Et son temps, son enfance, elle le savait, étaient comptés comme les tic-tac d'une horloge.

Elle était l'Élue.

Les jours où ses frères l'énervaient – pourquoi avait-elle écopé de frères ? –, où sa mère ne comprenait rien et où son père lui en demandait trop, elle souhaitait que le décompte s'accélére.

D'autres fois, elle enrageait. Pourquoi n'aurait-elle pas le choix ? Aucun choix ? Elle voulait chasser et pêcher, monter sa jument, courir dans les bois avec ses chiens. Même avec ses frères.

Et souvent elle se désolait de ce qui était exigé d'elle par cette chose qui les dépassait, ses parents et elle. Elle était triste à l'idée de quitter sa famille, sa maison.

Elle grandissait, devenait robuste et de haute taille, et la lumière en elle était vive. Son treizième anniversaire à venir l'emplissait de crainte.

Elle ruminait sur sa destinée, sur tout ce qui était injuste dans son monde et dans le monde extérieur, tout en aidant sa mère à préparer le repas du soir.

— On va avoir une tempête ce soir, je le sens, dit Lana en repoussant ses cheveux couleur caramel blond qu'elle avait relevés en chignon sur sa tête avant de cuisiner. Mais c'est une soirée parfaite pour manger dehors. Vas-y, égoutte les pommes de terre.

Fallon resta à bouder au-dessus du fourneau.

— Pourquoi c'est toujours toi qui dois faire le repas ?

Lana remua doucement un bol recouvert d'un torchon, où des poivrons tout frais du jardin marinaient.

— C'est ton père qui fait un barbecue, ce soir, rappela-t-elle à sa fille.

— Mais c'est toi qui as tout préparé. (Fallon, à qui cette inégalité restait en travers de la gorge, versa les pommes de terre dans la passoire dans l'évier.) Pourquoi ce n'est pas papa, Colin ou Travis, qui prépare tout ?

— Ils aident, comme toi. Ethan aussi, il apprend. Mais pour répondre à ce que veut dire ta question : j'aime cuisiner. Ça me plaît de préparer à manger, en particulier pour ma famille.

— Et si moi, j'aime pas ? (Fallon, avec sa silhouette dégingandée et ses farouches yeux gris, se campa dans une posture de défi.) Si je n'ai pas envie de cuisiner ? Pourquoi je dois faire des choses que je n'ai pas envie de faire ?

— Parce que c'est notre lot à tous. Heureusement pour toi, le planning de la semaine prochaine prévoit que tu ne sois plus à l'aide en cuisine, mais au ménage. Il faudrait que tu assaisonnés ces patates pour le panier à gril. J'ai déjà haché les herbes.

— OK, super.

Elle connaissait la musique : huile d'olive, fines herbes, sel et poivre.

Elle savait que s'ils avaient l'huile et les épices, c'était parce que sa mère et une sorcière d'une ferme des environs avaient ensorcelé un hectare de terre pour y installer un climat tropical et un climat méditerranéen. Elles avaient planté des oliviers, des poivriers, des caféiers, des bananiers. Des figuiers et des dattiers.

Avec d'autres, son père avait fabriqué des pressoirs à olives pour fabriquer l'huile ainsi que des déshydrateurs pour les fruits.

Tout le monde travaillait ensemble et tout le monde en bénéficiait. Elle le savait bien...

Mais quand même.

— Tu emportes ça dehors et tu dis à papa de lancer le poulet ?

Guidée par sa mauvaise humeur, Fallon sortit en tapant des pieds. Lana regarda sa fille, une ombre venant obscurcir ses yeux d'un bleu de ciel d'été. *Il n'y a pas qu'une seule tempête qui menace*, pensa-t-elle.

Ils mangèrent sur la grande table d'extérieur fabriquée par son père, dans des assiettes colorées, avec des serviettes bleu vif et des fleurs sauvages dans de petits vases.

Sa mère tenait à une belle table bien mise. Elle laissa Ethan allumer les bougies de son souffle, parce que cela le faisait toujours rire. Fallon s'affala à côté de lui. Elle ne le considérait pas autant comme un empêcheur de tourner en rond que ses deux autres frères.

Enfin, il n'avait que six ans. Son tour viendrait.

Simon, sa tignasse châtain aux mèches éclaircies par le soleil, s'assit et sourit à Lana.

— Ça a l'air très bon, ma chérie.

Lana prit la bouteille de vin fait avec leur propre raisin.

— C'est grâce au maître grilleur. Nous sommes reconnaissants, ajouta-t-elle avec un coup d'œil vers sa fille, pour la nourriture qui a poussé et que l'on a préparée de nos mains. Nous espérons que le jour viendra où personne ne connaîtra plus la faim.

— Moi, j'ai faim, là ! les informa Colin.

— Alors sois heureux qu'il y ait de quoi manger sur la table.

Lana posa un pilon, sa partie préférée, dans l'assiette du petit.

— J'ai aidé papa à faire griller la viande, se vanta-t-il en ajoutant des pommes de terre, des légumes et un épi de maïs juste épluché dans son assiette. Du coup, j'ai pas à faire la vaisselle.

— Alors là, ça ne va pas passer, fiston, dit Simon, qui remplit l'assiette de Travis pendant que Lana se chargeait de celle d'Ethan.

Colin agita son pilon de poulet avant de mordre dedans. Il avait les yeux de son père, ce noisette qui mêlait l'or et le vert, des cheveux largement plus foncés que ceux de sa mère, qui éclaircissaient avec le soleil d'été. Comme d'habitude, ils rebiquaient en mèches rebelles.

— C'est moi qui ai récolté le maïs.

Travis, qui mangeait déjà avec appétit, lui envoya un coup de coude.

— C'est nous !

— Rien à voir avec la chkoumoune.

— La choucroute, le corrigea Simon. Et si, ça a à voir.

— J'ai ramassé presque tout le maïs. Ça compte, non ?

— Au lieu de t'inquiéter de la vaisselle, que tu feras de toute façon, tu devrais le manger, ce maïs, suggéra Lana en aidant Ethan à beurrer son épi.

— Dans une société libre, chacun a son mot à dire.

— Dommage que tu ne vives pas dans une société libre, conclut leur père en chatouillant les côtes de Colin, qui sourit de toutes ses dents.

— Il est bon, le maïs !

Ethan, malgré ses deux dents de lait perdues, mordait son épi avec enthousiasme. Doté des yeux bleus et des beaux cheveux blonds de sa mère, il avait un tempérament très joyeux.

— Je pourrais me présenter pour être président, poursuivit Colin, pas du genre à se laisser décourager quand il avait une idée en tête. Je serais le président de la Ferme et Coopérative familiale Swift. Et ensuite, du village. Je l'appellerais Colinville et je ferais plus jamais la vaisselle.

— Personne ne voterait pour toi, ricana Travis, qui ressemblait suffisamment à Colin pour être pris pour son jumeau.

— Moi, je voterais pour toi, Colin !

— Et si, moi aussi, je me présentais aux élections ? demanda Travis à Ethan.

— Je voterais pour tous les deux. Et pour Fallon.

— Me mêle pas à tout ça, le rabroua Fallon en mangeant du bout des lèvres.

— Tu ne peux voter que pour une personne, lui expliqua Travis.

— Pourquoi ?

— Parce que.

— Parce que, c'est idiot.

— Toute cette discussion est débile, lança Fallon, la main en l'air. Tu ne peux pas être président parce que même s'il y avait une vraie structure gouvernementale, tu n'es pas assez âgé ni assez intelligent.

— Je suis aussi intelligent que toi, répliqua Colin, et je vais vieillir. Je peux être président si je veux. Je peux être tout ce que je veux.

— Dans tes rêves, commenta Travis avec une grimace.

Ce qui lui valut un coup de pied sous la table, qu'il renvoya aussitôt.

— Un président, c'est un chef, et un chef, ça dirige.

Quand Fallon se leva, Simon voulut parler pour mettre fin à l'affaire, mais il vit le regard de Lana.

— T'y connais rien pour diriger.

— Et toi, tu connais rien à rien ! lui balança Colin.

— Je sais qu'un chef, il s'amuse pas à nommer des lieux d'après lui. Je sais qu'un chef doit être responsable pour les autres, s'assurer qu'ils ont de la nourriture et un toit, décider qui part en guerre, qui vit et qui meurt. Je sais qu'un chef doit se battre, peut-être même tuer.

Autour de Fallon, des étincelles de lumière rouge accompagnaient sa colère.

— Un chef, c'est celui vers qui tout le monde se tourne pour avoir des réponses quand il n'y en a pas. C'est celui à qui tous font des reproches quand ça tourne mal. Un chef, c'est celui qui doit faire le sale boulot, même si c'est la vaisselle !

Elle partit à grands pas, et la lumière la suivit jusque dans la maison. Elle claqua la porte derrière elle.

— Pourquoi elle a le droit de faire l'enfant gâtée ? demanda Colin, scandalisé. Pourquoi elle a le droit d'être méchante ?

Ethan, des larmes dans les yeux, se tourna vers sa mère.

— Elle est fâchée contre nous, Fallon ?

— Non, mon poussin, elle est juste fâchée tout court. On va lui laisser un peu de temps pour elle seule, d'accord ? (Elle regarda Simon.) Elle a juste besoin de souffler un peu. Elle s'excusera, Colin.

Celui-ci haussa les épaules.

— Je peux être président si je veux. C'est pas elle qui gouverne le monde.

Lana sentit son cœur se serrer.

— Sinon, j'ai fait une tarte aux pêches pour le dessert !  
Une tarte, elle le savait, changeait l'humeur de ses garçons à tous les coups.

— Pour ceux qui ont fini leur assiette, bien sûr.

— Je connais une bonne façon d'éliminer la tarte après, dit Simon qui, imitant Lana, se remit à manger. Une partie de basket.

Depuis qu'il avait aménagé un demi-terrain le long de la grange, le basket était devenu l'un des loisirs préférés de ses fils.

— Papa, je veux être dans ton équipe !

Simon sourit à Ethan et lui fit un clin d'œil.

— On va leur mettre une tannée, champion.

— Tu parles, dit Colin en retournant aussi à son assiette. Travis et moi, on va vous éclater.

Travis regarda longuement sa mère.

*Il sait, pensa-t-elle. Et Colin aussi, même si la colère et les insultes l'empêchent de le comprendre clairement.*

Leur sœur ne gouvernait pas le monde, mais elle en portait le poids sur ses épaules.

La colère de Fallon se dissipa avec des larmes d'apitoiement. Pour les verser, elle se jeta sur son lit, que son père avait fabriqué à l'image de celui qu'elle avait repéré dans un vieux magazine. Finalement, les larmes laissèrent la place à une bouderie migraineuse.

Ce n'était pas juste, rien n'était juste. Et c'était Colin qui avait commencé. Il commençait toujours, avec ses grandes idées bêtes. Sans doute parce qu'il ne disposait pas de magye. Il devait être jaloux.

Elle voulait bien lui donner sa magye, et ensuite, il pouvait partir avec un inconnu pour apprendre comment être le sauveur de cette idiote de planète entière !

Elle voulait seulement être normale. Comme les filles du village, dans les autres fermes. Comme n'importe qui.

Les cris et les rires lui parvenaient par la fenêtre ouverte. Elle essayait de ne pas les écouter, mais elle finit par se lever et regarder au-dehors.

Le ciel restait bleu en cette longue soirée d'été, mais comme sa mère, elle sentait une tempête arriver.

Elle vit son père, Ethan monté sur ses épaules, qui se dirigeait vers la grange. Ses autres frères couraient déjà dans le virage goudronné, portant les baskets que leur père leur avait trouvées.

Elle n'avait pas envie de sourire quand leur père chipa la balle à Colin, la tint bien haut pour Ethan, puis amena Ethan vers le panier pour qu'il puisse marquer.

Elle n'avait pas envie de sourire.

Les deux autres garçons ressemblaient à papa, Ethan à maman.

Et elle ressemblait à l'homme au dos d'un livre.

Cette seule différence était plus cuisante qu'elle ne pensait pouvoir le supporter.

Elle entendit frapper doucement à sa porte, puis sa mère entra.

— Tu dois avoir faim. Tu as à peine touché à ton repas.

La honte commença à l'emporter sur la bouderie. Fallon secoua la tête.

— Plus tard, alors, dit Lana en posant l'assiette sur la commode fabriquée par Simon. Tu sais comment le réchauffer, quand tu seras prête.

Fallon secoua de nouveau la tête, mais cette fois, les larmes perlèrent. Lana vint simplement la rejoindre et l'attira contre elle.

— Je suis désolée.

— Je sais.



— J'ai tout gâché.

— Mais non.

— J'en avais envie.

Lana embrassa sa fille sur la joue.

— Je sais, et tu n'as rien gâché. Tu t'excuseras auprès de tes frères, mais pour l'instant, tu vois qu'ils sont heureux. Tout va bien.

— Je ne leur ressemble pas, ni à toi, ni à papa.

Lana caressa la longue queue-de-cheval noire de Fallon, puis recula pour regarder dans ses yeux gris familiers.

— Je t'ai raconté la nuit de ta naissance. Ç'a toujours été un de tes récits préférés. (Tout en parlant, elle guida Fallon vers le lit et s'assit sur le bord avec elle.) Je ne t'ai jamais raconté la nuit de ta conception.

— Je..., bredouilla Fallon, le rouge aux joues, car elle savait ce que signifiait conception, et la façon dont ça arrivait. C'est... bizarre.

— Tu as presque treize ans, et même si on ne t'avait pas expliqué tout ça, tu vis dans une ferme. Tu sais d'où viennent les bébés et comment ils arrivent.

— Mais quand c'est ta mère, c'est bizarre.

— Un peu, lui concéda Lana, donc je vais y aller doucement. On habitait à Chelsea, c'est un quartier de New York. J'adorais cet endroit. Il y avait une chouette petite boulangerie juste en face, un bon snack au coin de la rue. De jolies boutiques tout près, de beaux bâtiments anciens. On avait un loft. J'avais emménagé dans le loft de Max. J'adorais aussi. Il y avait de grandes fenêtres qui donnaient sur la rue. On pouvait voir le monde se presser en bas. Des étagères pleines de livres. La cuisine n'était certainement pas aussi grande que celle qu'on a chez nous, mais elle était très moderne. On recevait souvent des amis à dîner.

» Je travaillais dans un bon restaurant et j'espérais vaguement ouvrir le mien un jour.

— T'es la meilleure cuisinière qui existe.

— Il n'y a plus trop de concurrence, maintenant, remarqua Lana en passant un bras autour de la taille de sa fille. Je suis revenue du travail, on a bu du bon vin, du très bon vin, et on a fait l'amour. Et après, juste quelques minutes après, j'ai senti quelque chose exploser en moi. C'était incroyable, cette lumière, cette joie, ce... Je ne peux pas définir ce sentiment, même maintenant. Ça m'a coupé le souffle, de la plus belle façon qui soit. Max l'a senti aussi. On en a plaisanté un peu. Il est allé chercher une bougie. Mon don était tellement minuscule, avant, que même pour allumer une bougie, ce n'était pas gagné d'avance, et ça ne marchait qu'après beaucoup d'efforts.

— C'est vrai ? Mais tu...

— J'ai changé, Fallon. Je me suis ouverte, cette nuit-là. J'ai allumé la bougie sans même y penser. Ce nouveau pouvoir s'est élevé chez moi. Chez Max aussi, chez tous ceux qui avaient de la magie enfouie en eux. Or pour moi, ce que j'avais en moi, c'était toi. Ce moment, cette explosion, cette joie, cette lumière... C'était toi. Je ne l'ai su que quelques semaines plus tard, mais c'était toi. Tu as produit des étincelles cette nuit-là. J'ai su ensuite, et tu me l'as montré aussi quand tu étais encore dans mon ventre, que tu n'es pas spéciale seulement pour moi, pour Max, pour Simon, mais pour tous.

— Je veux pas partir, souffla Fallon en lovant le visage au creux de l'épaule de sa mère. Je ne veux pas être l'Élue.

— Alors, dis non. C'est ton choix, Fallon. On ne peut pas te forcer, et je ne permettrai à personne de le faire. Ton père non plus.

Elle en était consciente aussi. Ils lui avaient dit, depuis toujours, que la décision lui appartenait. Mais...

— Vous ne seriez pas déçus ? Vous n'auriez pas honte de moi ?

— Non. (Lana serra Fallon contre elle avec force.) Non, non, jamais.

Combien de nuits avait-elle pesté et pleuré sur ce qui serait demandé à cette enfant ? Cette *enfant*. Son enfant.

— Tu es mon cœur, reprit Lana, apaisante. Je suis fière de toi tous les jours. Je suis fière de toi, ton esprit, ton cœur, ta lumière. Oh, ce qu'elle brille. Et je prendrais cette lumière sans hésitation si cela pouvait t'éviter de faire ce choix. De devoir le faire.

— Il est mort pour me sauver. Mon père de naissance.

— Pas seulement à cause de ce que tu pourrais devenir, mais parce qu'il t'aimait. Fallon, toi et moi, on a une chance inouïe. Nous avons été aimées par deux hommes fabuleux, deux hommes courageux. Quoi que tu décides, je t'aimerai et ils t'aimeront toujours.

Fallon resta nichée contre sa mère, s'apaisa, puis sentit... Elle recula doucement.

— Ce n'est pas tout. Je le sens. Il y a d'autres choses, que tu ne m'as pas racontées.

— Je t'ai raconté New Hope et...

— Qui est Eric ?

Lana eut un sursaut de recul.

— Ne fais pas ça. Tu sais qu'il est interdit de s'imposer dans l'esprit de quelqu'un.

— Ce n'est pas ce que j'ai fait, je te jure. Je l'ai juste vu. Senti. Ce n'est pas tout, répéta Fallon, la voix tremblante désormais. Il y a des choses que tu ne me dis pas parce que tu es inquiète. Tu as peur pour moi, je le ressens. Mais si tu ne m'expliques pas tout, comment saurai-je ce que je dois faire ?

Lana se leva et alla vers la fenêtre. Elle regarda ses garçons, son homme, les deux vieux chiens, Harper et Lee, qui

dormaient au soleil. Les deux jeunes chiens qui couraient autour des garçons. La ferme, la maison qu'elle chérissait. La vie qu'elle s'était construite. Les ténèbres venaient toujours à l'assaut de la lumière, songea-t-elle avec une certaine amertume.

La magye exigeait toujours un prix.

Elle avait dissimulé des faits à son enfant, à la plus brillante des lumières, parce qu'elle avait peur. Parce qu'elle voulait que sa famille soit ensemble, à la maison. En sécurité.

— Je t'ai caché des choses parce que malgré tout ça, je voulais que tu refuses. Je t'ai parlé de l'attaque quand on vivait dans la maison dans les montagnes...

— Deux personnes qui étaient avec vous ont choisi les ténèbres. C'étaient des Insolites noirs, mais vous ne le saviez pas avant qu'ils tentent de vous tuer. De me tuer. Toi, Max et les autres, vous avez lutté, et vous avez cru les détruire.

— Oui, mais on n'y est pas arrivés.

— Ils vous ont encore attaqués à New Hope. Ils sont venus pour m'éliminer, et pour te sauver, pour me sauver, Max s'est sacrifié. Tu as fui comme il te l'a dit. Tu as fui parce qu'ils allaient revenir, et que tu devais me protéger. Tu es restée seule longtemps, et ils t'ont traquée. Et puis tu as trouvé la ferme, tu as trouvé papa.

Fallon reprit son souffle.

— Eric en faisait partie ? C'était un Insolite noir ?

— Oui. Lui et la femme avec qui il était, celle qui, je crois, l'a incité à se détourner de la lumière. Ils voulaient me tuer, te tuer. Ils ont tué Max. Eric est le frère de Max.

— Son frère ?

Le choc la pétrifia. Des frères, pensa-t-elle, horrifiée, même super énervants, restaient des frères. C'était la famille.

— C'est mon oncle. Il est de mon sang.

— Eric a choisi de trahir ce sang, de tuer son propre frère. Il a choisi les ténèbres.

— Il a choisi, murmura Fallon, qui, après avoir pris une grande inspiration, redressa les épaules. Il faut que tu me racontes tout. Tu ne dois rien passer sous silence. Tu veux bien ?

— D'accord.

Lana pressa ses doigts sur ses yeux. En regardant les prunelles grises de sa fille, elle connaissait déjà son choix.

— D'accord, je vais tout te dire.

Fallon présenta ses excuses. Colin haussa les épaules comme s'il s'en fichait, mais le sachant d'expérience rancunier, elle se préparait à subir des représailles. Avec son anniversaire – et le choix – dans quelques semaines seulement, elle préférait penser à la vengeance de son frère.

C'était du domaine de l'ordinaire, de la famille.

Et elle préférait le calcul dans les yeux de Colin à l'inquiétude qu'elle discernait souvent dans ceux de sa mère ou de son père.

Elle aida à couper les foins et le blé, à récolter les fruits et les légumes. Les tâches quotidiennes lui permettaient de rester calme. Elle ne se plaignit pas du travail en cuisine – ou alors, elle se contenta de marmonner dans sa tête. La fin de l'été et l'approche de l'automne annonçaient de nombreuses heures en cuisine à préparer gelées et confitures, à mettre en conserve les fruits et les légumes ramassés pour l'hiver à venir.

Un hiver qu'elle redoutait.

Dès qu'elle le pouvait, elle s'échappait, usant de son temps libre pour parcourir les champs et les bois sur sa jument

adorée, Grace. Ainsi nommée d'après la reine pirate que Fallon admirait de longue date.

Elle envisageait de chevaucher jusqu'au ruisseau pour s'asseoir et réfléchir. L'idée de lancer un hameçon avec un appât dans l'eau ne lui vint qu'après coup. Si elle rapportait à la maison du poisson à manger ou à troquer, ce serait encore mieux. Mais l'heure ou deux de solitude permettraient à son jeune esprit anxieux de se ressourcer.

Elle pourrait pratiquer un petit peu de magie là-bas. Appeler les papillons, faire sauter les poissons, déclencher de mini tourbillons d'air avec ses doigts.

Par une chaude journée avec un soleil de plomb et des vents chauds qui semblaient affirmer que l'été ne s'arrêterait jamais, elle s'assit à son endroit préféré. Comme elle avait envie de lire, elle suspendit par magie sa canne à pêche au-dessus du ruisseau.

Elle pouvait obliger les poissons à mordre, mais de tels pouvoirs, lui avait-on appris, ne s'utilisaient qu'en cas de nécessité.

Des oiseaux gazouillaient de temps à autre. Elle entendait des bruissements réguliers dans le sous-bois. Si elle n'avait pas été absorbée par son livre, elle aurait testé ses capacités à identifier les sons. Chevreuil, lapin, écureuil, renard, ours. Et plus rarement, humain.

Or elle aimait se plonger dans l'histoire – très effrayante, celle-ci – d'un jeune garçon médium, ayant un Don, enfermé dans un vieil hôtel avec des forces maléfiques.

Elle ne fit pas attention au léger bruit dans l'eau, même quand il se reproduisit. Dans son livre, les buissons en forme d'animaux situés aux abords de l'hôtel maléfique venaient de se mettre à bouger et menaçaient le garçon.

Mais le gargouillis attira son attention.

Son cœur, qui s'emballait déjà à cause de son roman, cogna fort quand elle entendit son nom chuchoté par une voix étouffée. Puis elle vit des rides se former à la surface de l'eau.

Prudemment, elle écarta son ouvrage et se leva, la main sur le couteau à sa ceinture.

— Quel genre de magye est-ce ? murmura-t-elle.

Était-ce un signe ? Un représentant des ténèbres venu l'appeler ?

Son nom résonna à nouveau et l'eau sembla frissonner et tourbillonner.

Les papillons qui dansaient le long de la berge s'éloignèrent en un nuage couleur caramel.

Et l'air se fit aussi silencieux qu'une tombe.

Eh bien, elle n'était pas un petit garçon dans un livre, s'admonesta-t-elle, se rapprochant du ruisseau.

— Je suis Fallon Swift, lança-t-elle malgré le sang qui battait à ses tempes. Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

— Je n'ai pas de nom. Je suis tous les noms.

— Que voulez-vous ?

Un doigt d'eau s'éleva du ruisseau ondoyant. Il lui suffit d'une seconde pour reconnaître ce majeur, et ce qu'il signifiait. Mais ce fut une seconde de trop.

Ils la poussèrent par-derrière, tous les trois. Elle atterrit tête la première dans l'eau, puis refit surface en entendant ses frères hilares.

Après avoir écarté ses cheveux ruisselants de ses yeux, elle trouva le fond et se redressa.

— Vous avez dû vous y mettre à trois, et en embuscade.

— « Qui êtes-vous ? » répéta Colin d'une voix tremblotante. « Que voulez-vous ? » T'aurais vu ta bobine !

— Sympa de voir comme tu acceptes bien les excuses.

— Tu le méritais. Maintenant, on est quittes.



Elle l'avait peut-être mérité, et elle devait l'applaudir d'avoir attendu son heure et recruté ses frères. Plus encore, elle devait admirer la complexité et la créativité de son tour.

Mais...

Elle passa en revue ses options, l'humiliation si elle échouait, et décida de prendre le risque.

Elle avait de l'entraînement.

Pendant que ses frères riaient et exécutaient leur danse de la victoire, elle parla mentalement à sa jument. Grace s'avança et, d'un coup de tête, poussa Colin dans l'eau.

— Hé oh ! (Plus petit que Fallon, il pataugea et parvint à retrouver pied.) C'est pas juste !

— À trois contre une, ce n'est pas juste non plus.

Hurlant de rire, Ethan sauta dans l'eau.

— Moi aussi, je veux me baigner !

— Ah ouais, pourquoi pas ! s'exclama Travis, qui retira ses chaussures et fit une bombe dans le ruisseau.

Pendant que les garçons s'éclaboussaient et se coulaient les uns les autres, Fallon se mit sur le dos pour faire la planche. Cette fois, elle parla avec Travis dans sa tête.

*C'est toi qui as conçu ce plan.*

*Oui.*

*Je m'étais excusée.*

*Oui, mais il en avait besoin. Et puis on s'est bien marrés.*

Il tourna la tête et lui adressa un sourire.

*En plus, il fait chaud.*

*Le doigt d'honneur, c'était grossier.*

*Et rigolo.*

Elle ne put retenir son propre sourire.

*Et rigolo, reconnut-elle. Je voudrais parler quelques minutes seule avec Colin.*

*Oh, c'est bon, c'est juste de l'eau.*

*Pas de ça. On est quittes. Juste quelques minutes.*

Il lui lança un regard plus aigu. Il voyait, il comprenait, ainsi qu'à son habitude. Il s'apprêtait à parler à son tour, mais se détourna. Il se contenta de hocher la tête.

Fallon sortit de l'eau et, après s'être passé les mains sur le corps pour se sécher, récupéra son livre et sa canne à pêche.

— Il faut qu'on rentre, cria-t-elle.

Sans tenir compte des plaintes, la plupart venant d'Ethan, elle leur fit signe de venir.

— On doit aider à préparer le dîner et commencer les corvées du soir.

Travis sortit de l'eau et Fallon le sécha.

— Merci.

Elle dut s'accroupir pour aider Ethan à sortir.

— C'est drôle de se baigner avec les habits.

Elle lui donna une pichenette sur le nez.

— Ce serait moins drôle si tu devais rentrer à la maison dans des chaussures mouillées qui couinent.

Elle sécha les chaussures d'Ethan, puis son pantalon, et enfin le tee-shirt qu'ils avaient récupéré autrefois pour Colin.

Après avoir pris les rênes de Grace, elle se tourna vers l'aîné de ses frères.

— C'est bon, s'écria Colin. Tu t'es vengée de ma vengeance.

— Je te sécherai à condition que tu me donnes ta parole que tu ne vas pas prendre ta revanche que je me sois vengée de ta vengeance.

Il hésita un instant, puis sourit.

— J'en avais une bonne, mais je peux la garder pour la prochaine fois où tu seras chiante. Ça prendra sûrement pas longtemps.

Elle lui tendit la main.

— Mais c'est fini pour cette fois.

— Ça marche.

Ils se serrèrent la main.  
De nouveau sec, il regarda autour d'eux.  
— Pourquoi ils sont partis ?  
— J'ai dit à Travis que je voulais te parler.  
Une lueur méfiante s'alluma dans ses yeux.  
— On a dit que c'était bon et on s'est serré la main.  
— C'est pas à ce sujet, répondit-elle en se mettant à marcher, la jument les suivant tranquillement. C'est presque mon anniversaire.  
— Ouais, ouais.  
— Mon treizième anniversaire.  
— Et alors ? (Il ramassa un bâton pour taper sur les arbres en marchant.) Tu vas sans doute commencer à embrasser des garçons et à te mettre des nœuds dans les cheveux. Trop naze.  
— Je vais devoir partir.  
— Et tu vas pouvoir conduire le camion. Je pourrais le conduire aussi, le camion, moi. Je vois pas pourquoi c'est toujours toi qui dois faire les trucs en premier.  
— Colin, je ne serai pas là pour conduire le camion. Je devrai partir.  
— Partir où ?  
Elle vit la compréhension éclairer son visage. Ses parents ne lui avaient pas caché l'histoire de Mallick, de l'Élue, des deux années d'entraînement loin de la maison.  
Un déni enflammé suivit immédiatement la compréhension.  
— Mon cul, oui, tu vas pas bouger d'ici. C'est rien que des conneries, cette histoire.  
Il aimait dire des gros mots, pensa Fallon distraitement. Il jurait chaque fois qu'il était hors de portée d'oreille de leurs parents.  
— Non. Et quand il viendra, je devrai partir avec lui.

— Des conneries, j'ai dit. (Furieux, le visage rougi, Colin lança son bâton.) Je me fous de qui peut bien être ce mec bizarre, il ne va pas t'obliger à y aller. On l'en empêchera. Je l'en empêcherai.

— Il ne va pas m'obliger. Il ne peut pas. Mais je dois y aller.

— Tu *veux* y aller. (Sa voix était empreinte d'amertume. Si jeune, et déjà tant de rancœur.) Tu veux te barrer et te la jouer sauveuse super importante. Faire comme si t'étais l'Élue qui va voler au secours du monde. Encore des conneries.

Il la repoussa avec force.

— T'es pas si spéciale que tu crois, et le monde va très bien, bordel ! Regarde !

Il désigna le bois luxuriant, la lumière mouchetée, la paix verdoyante de la fin d'été.

— Ce n'est pas le monde, juste notre partie du monde, et même ici, ça peut être menacé.

La vision s'éleva en elle, si rapidement, si brûlante qu'elle en eut le souffle coupé.

— Regarde par toi-même. Voilà le monde.

Elle leva les mains, qu'elle sépara comme pour ouvrir un rideau.

Une bataille faisait rage, noire et sanglante. Des bâtiments en ruine, d'autres en flammes. Des corps tordus et en charpie qui gisaient sur... des trottoirs, comprit-elle. Les rues et les trottoirs d'une ville, autrefois une grande ville.

Des coups de feu éclatèrent dans le bois immobile et des cris s'ensuivirent. La foudre frappa, noire et rouge, créant des failles où d'autres tombaient encore.

Certains volaient avec des ailes qui lacéraient la chair. Certains avec des ailes qui tentaient de protéger.

Les Insolites, noirs et lumineux, des gens, bons et mauvais, s'affrontaient en foulant le sang de ceux qui étaient déjà tombés.

— Arrête ! (Colin lui agrippa le bras pendant qu'elle restait fascinée.) Arrête, arrête !

Il sanglotait.

Tremblante, elle referma le rideau.

— Comment tu as fait ça ? Comment tu as fait ça ?

— Je n'en sais rien. (Fallon, prise de vertige, s'affaissa sur le sentier.) Je sais pas. Je me sens pas bien.

Il attrapa sa gourde accrochée à sa selle et s'accroupit pour la lui présenter.

— Bois de l'eau. Bois et mets la tête entre les jambes, peut-être.

Elle but une gorgée, ferma les yeux.

— J'ai des visions de ce genre, parfois. Souvent quand je dors. Comme ça, ou à d'autres endroits. Ce sont toujours des combats, des morts, des incendies. Parfois, je vois des gens dans des cages, ou sur des tables, ligotés à des tables. Et pire, encore pire. (Elle referma la gourde.) Ça va, maintenant. Je sais pas comment je fais ça. Je n'en sais pas assez.

Colin l'aida à se relever et rangea la gourde.

— C'était où ?

— Je sais pas trop. Je pense que c'était Washington, mais je ne sais même pas pourquoi je crois ça. Je n'en sais pas assez. C'est pour ça que je dois y aller. Il faut que j'en apprenne plus, il le faut, et j'ai peur. Je suis terrifiée. Ils veulent me tuer, ils ont essayé de me tuer, moi et maman. Ils ont tué mon père de naissance. Ils me retrouveront un jour ou l'autre. Ils pourraient débarquer ici et me trouver. S'il arrivait quelque chose aux parents, à toi, à Travis et à Ethan...

Elle se retourna vers sa jument et se nicha contre son encolure.

— Je dois y aller et apprendre à les arrêter, ou ça continuera toujours.

Colin lui tapota maladroitement le dos.

— Je viens avec toi.

— Tu ne peux pas.

— Essaie un peu de m'en empêcher ! (La fanfaronnade obstinée, la sincérité dans toute son innocence refirent surface.) Tu crois que parce que je sais pas faire de tours débiles et tout ça, je peux pas me battre ? Je viens avec toi, idiot !

Elle fut touchée, et peut-être ne saurait-elle jamais lui dire à quel point, qu'au moment où elle était au plus bas il la soutenait.

— Ce n'est pas à cause de la magie. (Et même à son jeune âge, elle comprenait les stratégies de base.) Et ce n'est pas parce que tu ne te battrais pas.

Elle s'essuya les yeux, se retourna et vit qu'il avait également versé des larmes.

— Il faut que tu restes parce que tu dois être président.

— Tu déjantes, bordel de Dieu de merde ?

Même avec son nouvel amour des grossièretés, Colin ne réservait les enfilades de jurons qu'aux occasions importantes.

— Écoute, dit-elle en recommençant à marcher, se sentant un peu mieux. Papa et maman, c'est un peu le roi et la reine, d'accord ? Ce sont eux qui règnent. Mais ils ne savent pas tout ce qui se passe. Si vous n'avez pas fait jurer à Ethan de garder le secret, ils sauront ce qui est arrivé au ruisseau aujourd'hui. S'il n'a pas juré, il sera tout content de raconter.

— Merde.

— Donc ils sauront, mais ce n'est pas grave. Personne n'est fâché. Or ils ne savent pas tout, et le plus âgé, ça va être toi, devra être responsable aussi. Tu dois être président et faire attention à Travis, à Ethan et aussi aux parents. J'ai besoin de savoir que tout le monde ira bien. S'il te plaît. C'est un boulot difficile. Tu dois t'assurer que tout le monde

va bien, que tout le monde fait ses corvées et apprend ses leçons. Et tu dois pas être trop autoritaire, sinon ça ne marche pas.

Il lui donna un petit coup de hanche.

— Pourtant, toi, t'es autoritaire.

— Je pourrais l'être plus. Bien plus. S'il te plaît, Colin.

Ils s'arrêtèrent au sommet de la butte où, si longtemps auparavant, leur mère avait vu la ferme pour la première fois et éprouvé de l'espoir à nouveau.

— Je peux être président, marmonna-t-il. Je t'ai déjà dit que je pouvais.

— OK.

Elle passa le bras autour de ses épaules et, pendant quelques instants, ils contemplèrent leur maison.

Ethan était en train de nourrir les chiens, les vieux et les jeunes. Travis suivait une rangée du potager et remplissait un panier de haricots verts. Leur père, la tête protégée par une casquette, revenait d'un champ à proximité avec l'un des chevaux, et leur mère, affairée dans les plants d'herbes aromatiques, se redressa pour lui faire signe.

Elle emporterait cette image avec elle. Celle-ci et bien d'autres, où qu'elle doive aller. Quoi qu'elle doive faire.

Jour après jour, nuit après nuit, Lana observait ses enfants avec un certain émerveillement. Avant la Calamité, elle ne s'était jamais attardée sur l'idée d'avoir des enfants. Ce n'était guère plus qu'un projet vague et lointain. Elle appréciait sa vie, son glamour urbain, avec un homme qu'elle aimait et admirait.

Elle s'était essayée à la magye principalement pour s'amuser et ses pouvoirs se manifestaient à peine. Du moins était-ce ce qu'elle croyait.